Universel et intemporel

Le centenaire de la naissance de Max Frisch (1911-1991)

Laurence Pellegrini*

» Max Frisch, écrivain suisse de langue allemande, s'imposa tout au long de sa vie comme un intellectuel engagé, conscient du rôle qu'il avait à jouer dans la société. En Suisse, il exposa sur la place publique des problématiques dérangeantes comme l'archaïsme de la neutralité suisse – qu'il qualifiait de *« mutisme correct d'un vassal »* – au risque de ternir l'image lisse de son pays.

Il agrégea des intellectuels de l'espace germanique comme l'écrivain la plus célèbre de RDA, Christa Wolf, le prix Nobel de littérature Günther Grass, ou encore Friedrich Dürrenmatt et Bertolt Brecht. Mais il connut également une grande notoriété jusque sur la scène internationale, particulièrement grâce à ses œuvres *Stiller* et *Homo Faber,* et même en France où il fut décoré de l'Ordre des Arts et des Lettres. Consulté par le chancelier Helmut Schmidt sur les questions de terrorisme, par le président François Mitterrand sur le développement de la création artistique ou encore par le secrétaire d'Etat américain Henry Kissinger sur la guerre du Vietnam, Max Frisch accéda alors au statut d'intellectuel universel.

Il y a quelques mois, le musée historique de Berlin inaugurait l'exposition *Hitler et les Allemands,* destinée à apporter des réponses à l'interrogation : Comment cela a-t-il pu arriver ? Ou, selon les termes de Max Frisch dans *La culture comme alibi,* publié en 1945: *« Lorsque des hommes qui parlent comme moi et qui aiment la même musique que moi ne sont aucunement à l'abri de devenir des monstres, où puis-je tirer la certitude que j'en suis moi-même à l'abri ? »*

Après la Seconde Guerre mondiale, Max Frisch, à la fois exclu des crimes hitlériens par sa nationalité suisse et concerné par son sentiment d'appartenance à l'espace germanique, surmonta la culpabilité qui empêchait les intellectuels allemands de s'exprimer : *« Je me souviens à quel point c'était étouffant, bien avant la guerre déjà. Les affiches, les bottes noires, les chansons, les costumes folkloriques, les discussions, le souvenir seul suffit à endiguer la pitié aveugle »,* écrit-il dans son *Journal.* Pour lui, le Troisième Reich n'était donc pas l'œuvre d'un seul homme, mais l'expression d'une société gangrénée par le nationalisme et l'extrémisme. Les citoyens avaient donc un rôle majeur à jouer dans sa profonde réformation.

Concernant les militaires, à qui on reprochait une trop grande obéissance à défaut d'une implication directe, Max Frisch livra des pistes d'explication basées sur son expérience personnelle de

100 Jahre Max Frisch

Der Schweizer Schriftsteller Max Frisch (1911–1991) hat sich zeitlebens politisch geäußert – sei es zum Dritten Reich, zur Fremdenfeindlichkeit oder zur Atomkraft, auf deren Gefahren er als einer der ersten Intellektuellen hingewiesen hat; Politiker wie Helmut Schmidt, François Mitterrand oder Henry Kissinger suchten beim Autor von *Stiller* und *Homo Faber* wiederholt Rat.

Red.

* Laurence Pellegrini est enseignante d'allemand à Six-Fours-les-Plages.

soldat : *« On oubliait les nouvelles des dernières victoires d'Hitler. En obéissant simplement, plus rien ne nous touchait. Le souvenir principal: la manière dont l'uniforme nous retire la conscience sans que personne ne l'endosse. Obéissance par abrutissement »,* lit-on dans *Blätter aus dem Brotsack,* écrit en 1939. Max Frisch encouragea alors la prise de conscience individuelle et collective, qui passait selon lui par la *« reconnaissance »* des crimes contre l'humanité, nécessaire à la réhabilitation de l'Allemagne, mais aussi par la visite des camps de concentration, pour ressentir *« l'horreur »* de cette *« industrie de la mort »,* dans une perspective didactique.

Immigration et identité

« Un petit peuple de seigneurs se sent menacé : on avait fait appel à de la main-d'œuvre et ce sont des hommes qui sont arrivés » – par cette phrase devenue célèbre, extraite de la préface de *Siamo Italiani,* Max Frisch secoua l'opinion publique de son pays qui se rendait aux urnes pour participer au *« référendum contre l'invasion d'étrangers »* en 1966. L'aspect provocateur de sa prise de position n'en était pourtant pas moins pédagogique. Il s'agissait de se servir de l'expérience passée pour anticiper que ce débat, étroitement lié au chauvinisme, pouvait avoir comme conséquences. Les pays concernés par l'immigration et craignant pour leur prospérité devaient selon lui s'interroger sur les origines de cette problématique sociale et les responsabilités de l'Etat. Dans les années 1960, les étrangers ont été appelés pour participer à la reconstruction économique de pays comme la Suisse et pouvaient donc, selon Max Frisch, prétendre à une justice sociale. Ils devaient par conséquent être considérés comme faisant partie intégrante de la société et non être instrumentalisés dans l'intérêt national.

L'intellectuel suisse s'adressa également à la sensibilité existentielle de ses lecteurs, les encourageant à remettre en question les fondements de leur sentiment d'appartenance nationale, au profit de leur statut d'être humain. *« A-t-on une patrie seulement lorsqu'on l'aime ? C'est ma question. Et si elle ne nous aime pas, n'a-t-on donc pas de patrie ? Que dois-je faire pour avoir une patrie ? Et surtout, que dois-je cesser de faire ? »,* demande-t-il lors de la remise du prix Schiller en 1973. Que signifie donc la citoyenneté suisse ? Pour Max Frisch, la notion de patrie n'était donc pas nécessairement liée au lieu de naissance.

Les dangers du nucléaire

Max Frisch est l'un des premiers intellectuels à avoir dénoncé les dangers du nucléaire. Il s'insurgea d'abord contre l'inconsistance de l'opinion publique par la mise en perspective de l'effroi ressenti face au bombardement atomique d'Hiroshima en 1945 et de l'enthousiasme provoqué par les essais nucléaires américains dans l'atoll de Bikini en 1948. Les hommes oublient-ils aussi rapidement ? Ou n'ont-ils tout simplement pas conscience des conséquences de genre d'essais aussi longtemps qu'ils ne détruisent pas immédiatement des vies humaines ?

Max Frisch au contraire observa ce progrès de la science avec alarmisme : *« Nous avons encore une fois le choix et peut-être pour la dernière fois. Un sentiment de dignité. Que l'humanité existe ou non dépend de nous ».* Si la technique pouvait apparaître de prime abord comme un moyen de contrôle, l'intellectuel zurichois craignait toutefois de voir l'Homme dépassé par sa propre création. Il tenta alors de responsabiliser les contemporains et les incita à résister. C'est pourquoi il plaida en faveur d'une prise de conscience écologique au forum international pour un monde sans armes nucléaires à Moscou en 1987. Max Frisch était convaincu que *« le déluge sera manufacturable ».* En d'autres termes, il s'éleva contre les intérêts économiques qui étaient en jeu dans l'industrie du nucléaire, inquiet pour l'avenir de l'espèce humaine.

Ce n'est pas un hasard si la pièce *Biedermann et les incendiaires* fut et est encore une des plus lues et des plus jouées. Sa thématique centrale, comment l'immobilisme, les appareils répressifs et la recherche du compromis, dans le but de préserver son propre bien-être peuvent mener à l'anéantissement individuel ou de la société, est intemporelle. Une citation de son *Journal 1946-1949* résume sa philosophie : *« Parfois, je suis moi-même d'avis que tout livre qui n'est pas consacré à empêcher la guerre, à créer une société meilleure et ainsi de suite est sans raison, vain, irresponsable, ennuyeux, indigne d'être lu, inadmissible ».*